

LA CONVERSION

Tout est véritablement donné par surcroît à ceux qui servent le Ciel – je l’ai surtout remarqué chez les humbles ! – Celui dont je voudrais parler ici était simple ouvrier dans une grande usine de la banlieue parisienne. Tout jeune, il avait dû manier la lime, n’ayant que ses veillées pour apprendre et lire.

De nature vibrante, il s’était passionné pour les revendications sociales ; l’action, la mise en œuvre des théories l’avaient amené au sacrifice de sa personne et, peu à peu, au Christ dont il sentit la surhumaine mission.

Je le connus dans cet humble service aux pauvres, aux malades, à ceux qui cherchent : son temps, son argent, ses nuits mêmes étaient consacrés aux malheureux, aux meurtris de la vie.

Une détresse lui était-elle signalée, il partait, vidant sa bourse sans souci du lendemain, trouvant des trésors de consolation et obtenant souvent la guérison, tant était pure l’ardeur de ses prières.

Et quoique sa tâche soit maintenant ailleurs, son souvenir me reste comme un vivant exemple ; chacune des aventures qui illustrèrent les dernières années de sa vie furent empreintes de cet équilibre rare fait de perspicacité et d’amour, de ce service véritablement anonyme où l’on sent l’aide providentielle.

Au début de l’hiver 191., une famille logeant dans le haut de Belleville préoccupait particulière ment son esprit et son cœur ; la femme, jeune encore, se mourait lentement de la tuberculose, luttant désespérément pour se conserver à ses trois petits disséminés chez les voisines ; les quelques forces d’une grand’mère paraient aux exigences de la cuisine et le soir, le père, revenu du travail, rapproprait grands et petits et les deux misérables pièces dans lesquelles tout ce monde vivait.

Mon ami arrivait dans ce triste intérieur comme un rayon de soleil : la vieille voyait sa menue besogne se faire, les enfants joyeux s’amusaient à trouver dans les poches du visiteur des bonbons, des fruits, en écoutant des histoires ; et la principale intéressée, apaisée de voir un peu d’ordre et de joie dans la maison, se laissait bercer d’espérance avec les paroles brûlantes de fois et l’assurance d’une aide providentielle plus forte que la science des docteurs.

Ces idées, ne cadrant pas avec les opinions avancées du mari, avaient amené de l’opposition, puis peu à peu, voyant ce camarade convaincu donnant la paix dans son ménage, il n’avait plus essayé de discuter.

Et le soir où le docteur du quartier appelé en hâte lui annonça que sa femme ne passerait pas la nuit, c’est à ce « grand fou » de croyant, comme il l’appelait, qu’il alla.

Sans savoir pourquoi, abandonnant la pauvre moribonde au lit, il courut vers le copain compatissant... et dans le grand atelier sonore il débonda son pauvre cœur, causant de la séparation douloureuse et des orphelins.

Mon ami l’écouta, puis à son tour il se mit à lui parler de Dieu et de cette bonté à la fois discrète et fulgurante dont nous sommes entourés sans vouloir nous en rendre compte. Dans ce cœur ému et souffrant, l’assurance d’une croyance aussi consolante exprimée par un homme agissant mit un premier désir de prière.

Ils se séparèrent très vite pour ne pas laisser gagner une émotion qui montait, et le travailleur reprit sa tâche tout en priant pour que la maman restât encore au foyer.....

Dans la rue, l’autre, plus calme, s’en revenait les pensées tendues vers cette idée « qu’elle pouvait lui rester s’il faisait un effort ! » – mais lequel ? Ne plus se laisser aller à l’emportement ! Oui, évidemment, c’est là ce qui lui coûterait le plus : aussi essaierait-il sans en rien dire à personne.

Et l’âme meurtrie par tant d’émotions et de pensées nouvelles, il s’en revenait par les rues houleuses, la gorge serrée à mesure qu’il approchait de chez lui.

La maison était cependant là, toute noire, et il n’osait monter craignant d’apprendre la fatale nouvelle..... pourtant, les gestes inconscients de chaque jour le

guidèrent pendant que sur ses lèvres naissait le premier élan vers Dieu.

Devant sa porte, il écouta en reprenant haleine, le sang battant aux tempes, les mains tremblantes. Et comme dans tous les miracles, le fait fut simple : au frappé timide du mari, la femme vint ouvrir. S'étant subitement sentie mieux, elle s'était levée et rangeait en attendant son retour.

Cette porte ouverte, cette femme agonisante une heure avant les paroles de mon ami, la prière balbutiée dans l'ombre, tout cela et le grand reste... tout cela fut décisif. Maintenant cet humble serviteur continue la tâche de celui qui n'est plus ici.

Max CAMIS.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles*
en août-septembre 1922.